

“C’était tellement génial que je ne me souviens de rien.” Je ne donnerai aucun nom. Bon d’accord. C’est Karl, c’est Donatella, c’est Anna, c’est moi, c’est le stagiaire, c’est l’assistant en plein pétage de plombs, c’est le couturier italien extrêmement déphasé, c’est mon camarade Léo très en forme en terrasse, c’est l’attaché de presse, le coiffeur, le créateur, l’assistant personnel fanatisé, c’est la cliente couture pétrodollarée, c’est la rédactrice qui croit être discrète alors qu’elle en a pour 12 000 euros de fringues sur le dos (mais comme elle n’a rien payé, elle n’a aucune notion). “Tout est dit, et l’on vient trop tard depuis plus de sept mille ans qu’il y a des hommes et qui pensent”, dit La Bruyère. Qui pensent, qui s’habillent et qui vivent à Paris.

“Elle est belle mais il faudrait lui enlever le front.” Quand cette phrase a été prononcée devant moi dans un studio, personne n’a réagi. La mannequin est restée figée, même pas émue du verdict. Le grand couturier qui venait de dire ça a continué à douter. La jeune fille n’avait pas vingt ans et il lui a annoncé ça, en parlant d’elle à la troisième personne. Tous les grands professionnels présents ont approuvé et la maquilleuse a pris un pinceau, du fond de teint mat, et a fait le geste d’effacer le front. La fille a fait trois pas et c’était bon, elle était enfin devenue belle. Nul n’a ri ou trouvé ça cruel, c’était simplement le processus de recherche de la perfection.

Mon métier c’est d’écouter ces gens parler. Et de mettre leur parole en valeur. J’aime filmer caméra à l’épaule, plus ou moins discrètement, plus ou moins oublié. J’aime rire avec eux, profiter de leur système de pensée fantaisiste. Pendant les défilés, je ris du matin au soir. “Je suis un régime à base de bonbons volés dans les Uber et de bouteilles d’eau.” J’aime les défilés où tout le monde est content d’être de mauvaise humeur. Je pourrais même aimer cette ambiance excessive. On est dans la bulle d’une bulle d’une bulle, on râle de se faire draguer par Pharrell

Williams. Le problème des privilèges c'est qu'on n'en peut plus très rapidement, quand on goûte au luxe on en veut toujours plus. Ces phrases deviennent comme une méditation sur le trop, mais avant tout, une franche rigolade (comme on dit chez Grasset et Chanel).

J'étais dans une salle de montage, et avec Julie une camarade monteuse, nous riions à gorge déployée à la folie joueuse de ce que disait une fameuse créatrice filmée la veille, dans les coulisses de son défilé. Mais voilà, le sujet terminé, le flot de paroles était devenu normal, prêt à être avalé et consommé, à peine remarqué, du babil vaguement bizarre, dont le relief avait été absorbé par le montage. Grande frustration, il fallait trouver le moyen de souligner les phrases les plus drôles, sans méchanceté, leur donner leur dimension de proverbe, d'une pensée mode étonnante et brute. Alors, nous avons écrit la phrase en énorme sur l'écran. C'était très efficace bien sûr, la créatrice et son bagout prenaient toute leur mesure. Transcrire ce que disent les gens de mode est devenu une habitude.

“J'adore la mode mais c'est tout ce que je déteste.” Le contexte dans lequel cette phrase

a été prononcée est abracadabrant. Dans un endroit excentrique, par un individu invraisemblable, sans doute aussi cultivé que cinglé. Je pourrais raconter l’anecdote, franchement elle est drôle, mais je me dis que c’est plus intéressant de laisser cela hors de tout contexte. Cette phrase a été dite sérieusement, ce n’était même pas une blague, et on notera d’ailleurs que la plupart de ces phrases ont été proférées sans rire. Et bien sûr, j’ai compris ce que cette personne voulait dire. La mode est bien trop hostile pour être aimée en entier et on a beau éventuellement vouloir faire partie du club, on se doute bien qu’il faudra faire sacrifice de ses préconceptions de bienséance, décence et éventuellement compte en banque. “Je te dérange ? — Non ça va, je pensais à Prada.”

La joie de la mode, c’est son aspect hors sol, on se toilette jusqu’à l’extase, on lâche toute notion de réel comme un lest inutile. Ici le normal banal n’existe pas. Le plus artificiel le mieux. Le renouvellement passe par la négation de ce qu’on pensait il y a cinq minutes. “Elle a fait énormément de trucs à sa peau. Maintenant son visage est derrière son crâne.” La suren-

chère constante et plus ou moins inconsciente. Noter ces phrases, c'est aussi partager un secret, celui d'une forme sophistiquée d'insouciance, la preuve qu'il y a encore des énergumènes pour vivre le rêve pompadourien.

“Tu ne dis rien ?

— J'ai un long fou rire intérieur.”

Les bonnes soirées sont-elles celles où on entend trois pépites merveilleuses de nouveau bon sens ou celles où l'on en entend mille et où l'on rit tant qu'on n'a rien noté rien retenu le lendemain ?

Comme les émigrés de Coblenz, ces pépieurs ont tout appris et rien oublié. Leur quotidien est un vertige. Ont-ils raison ? Ont-ils tort ? Ils sont les oiseaux frivoles et sérieux d'une jungle unique : “Bienvenue dans l'asile psychiatrique le mieux habillé du monde.”